



**HAL**  
open science

## Apprendre à traduire : de la lettre au style

Marianne Reboul

► **To cite this version:**

Marianne Reboul. Apprendre à traduire : de la lettre au style. L'écrivain et son école : je t'aime moi non plus, Hermann, pp.165-181, 2017, 2705694188. hal-03167960

**HAL Id: hal-03167960**

**<https://hal.science/hal-03167960>**

Submitted on 16 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Apprendre à traduire : de la lettre au style

Marianne Reboul

## INTRODUCTION

Le grec et le latin sont des matières qui ne sont pas étudiées uniformément durant le XVIII<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle. Selon les époques, on n'enseigne pas la traduction du grec ou du latin, mais le grec ou le latin (plus souvent le latin). Cela implique non pas tant que la langue au sens grammatical soit un objet d'étude ayant une fin en soi, mais que la culture dont elle est porteuse est un objet suffisant pour être haussé au rang de paradigme. Autres ambiguïtés possibles, les manuels et traités d'enseignement n'utilisent pas toujours les mêmes termes pour décrire l'apprentissage du passage d'une langue à l'autre : il peut s'agir, selon les époques essentiellement, d'explication, de composition, de version, de traduction, etc. Autrement dit, autant de termes qui montrent que la pratique de l'enseignement des langues anciennes diffère et n'a, somme toute, pas la même finalité. Il s'agit donc ici d'exposer les différentes visées de l'enseignement du grec en fonction des époques.

D'autre part, force est de constater qu'une confusion est fréquente aujourd'hui, qui consiste à associer nécessairement le grec et le latin. Dans la période qui nous intéresse, il semble que nous devions opérer une distinction nette entre les deux matières, même en ce qui concerne la manière de les enseigner. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les langues anciennes, d'un point de vue global, sont en perte de vitesse. Prenons garde cependant de ne pas juger cette perte de vitesse à l'aune de nos propres critères : il s'agit alors de restreindre l'enseignement du latin aux petites classes (collège) à une dizaine d'heures par semaine. Fleurissent dès la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle non seulement des manuels, mais surtout des précis d'éducation, visant à permettre aux professeurs et parents d'envisager au mieux l'enseignement que devront suivre les écoliers. Une distinction apparaît alors fondamentale dans les différents traités auxquels nous avons eu accès : le latin, outre son influence due à l'aura de l'enseignement religieux, a une utilité immédiate, tandis que le grec est facilement discrédité par les parents comme ne comportant qu'une utilité strictement intellectuelle. Nombre de précis d'éducation de l'époque s'efforcent alors de justifier l'enseignement du grec, presque au détriment de son principal concurrent d'alors, le latin, non seulement pour ses attraits intellectuels, mais surtout moraux, et même économiques. Le grec, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, devient une langue qui n'a plus la portée utilitaire du latin, et est cette fois traité comme une langue-culture à part entière.

Dans l'étude que nous avons pu faire des traductions de l'*Odyssée* d'Homère, nous avons pu distinguer des tendances traductives. Nous avons donc souhaité voir s'il était possible d'expliquer certaines de ces tendances identifiables par la compréhension des modes d'enseignement du grec pour chaque période. Notre postulat est le suivant : nous pensons que l'évolution du style ne dépend pas seulement de l'évolution des perspectives littéraires en général dans lesquelles s'inscrivent les traducteurs, mais aussi de l'évolution des pratiques pédagogiques. Un traducteur n'est pas influencé seulement par sa conception esthétique de la traduction ou par le dynamisme littéraire dans lequel il s'inscrit, il est aussi l'héritier d'une méthode d'apprentissage. Nous n'établissons pas de hiérarchies entre les paramètres qui peuvent entrer en compte dans l'élaboration des pratiques traductives de chaque auteur, mais nous pouvons tenter de discerner des ressemblances objectives entre les préceptes de l'enseignement de la traduction et les pratiques traductives des auteurs à quelques années d'intervalle.

Pour comparer les traductions, nous avons mis au point un logiciel d'aide à la comparaison de traductions. Si ce logiciel fonctionne pour toutes les langues (puisqu'il est basé

sur des analyses de données strictement statistiques), nous l'avons utilisé ici strictement pour le français. Le logiciel, appelé ParaLogos, permet de comparer des séquences de textes alignées de chaque traduction numérisée depuis 1541 jusqu'à 2008 (seuls les textes hors droits sont disponibles en ligne, mais les textes sous droits sont pris en compte dans les calculs statistiques). Il est ainsi possible de visualiser très rapidement les similitudes et différences stylistiques, phonétiques, fréquentielles et syntaxiques entre les différentes traductions entre elles, et entre les différentes traductions et leur source. Les analyses que nous menons dans le présent travail sont basées sur les résultats obtenus par le logiciel. Le logiciel et les traductions alignées sont disponibles sur le lien suivant : <https://odysseuspolymetis.github.io/paralogos>.

\*\*\*

## **I. LE GREC AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE : DE L'EXCELLENCE DE L'ESPRIT A L'INSPIRATION MORALE**

Du point de vue pratique, au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons peu de traductions parcellaires de l'*Odyssée*. La majeure partie des traductions que nous trouvons sont intégrales. Les traductions parcellaires seront plus tard souvent produites à usage des écoliers dans les manuels scolaires. En revanche, si les traductions restent, pour l'*Odyssée*, au XVIII<sup>e</sup> siècle, encore majoritairement intégrales, elles sont encore moins fréquentes que les éditions de l'*Odyssée* en grec uniquement (ou accompagnées de remarques en latin). Il existe aussi de nombreuses traductions latines de l'*Odyssée*. Autant dire que le latin est encore une langue privilégiée pour traduire le grec.

Que garde-t-on du grec dans l'enseignement au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Un des traités de référence sur le sujet est celui de M<sup>gr</sup> Rollin en 1726 (on le retrouve cité par bon nombre de ses contemporains). Ce qui est central dans l'enseignement de Rollin, et qui pourrait être évident pour nous, est la place prépondérante qu'il accorde au français : si l'on étudie le latin ou le grec, ce n'est pas pour parler et être à même de reproduire le discours grec ou latin, mais c'est pour transmettre les valeurs fondamentales d'une langue dans sa propre culture. Le latin et le grec existent en ce qu'ils sont porteurs d'enseignements, et la valeur esthétique de la langue elle-même n'a qu'une place très marginale :

Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présents les grands hommes dont il parle, et en nous donnant de leurs mœurs et de leurs manières une idée aussi vive et aussi animée que si nous avions vécu et conversé avec eux<sup>1</sup>.

Ainsi, les ouvrages à usage des enfants, pas seulement les manuels scolaires, sont essentiellement traduits du grec au latin, pour des raisons essentiellement morales ou plus qu'esthétiques, rhétoriques : ils forment parce qu'ils charment, et ils charment pour enrichir l'âme du lecteur. Par exemple, les fables d'Esopé connaissent un succès sans précédent, même adoucies par la bénédiction du Saint-Père. Ainsi l'on peut lire dans l'avertissement des fables de Faerne par Perrault :

Le pape Pie IV, persuadé que la lecture des fables d'Esopé était d'une grande utilité pour former les mœurs des jeunes enfants, ordonna à Gabriel Faerne de mettre ces fables en vers latins afin que les enfants apprissent en même temps et dans un même livre la pureté des mœurs et la pureté du langage.<sup>2</sup>

---

1 Rollin Charles, *Œuvres complètes de Rollin avec notes et éclaircissements sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce des anciens par Emile Bères: Traité des études et œuvres diverses*, 1845, p. 457.

2 Perrault Charles, « Avertissement aux Cent Fables Choies dans les Anciens Autheurs », dans *Lettres choisies de messieurs de l'Académie Française, sur toutes sortes de sujets, avec la traduction des fables de Faerne*, 1708, p. 391-393, en partic. p. 391.

Bien entendu, cette sélection est encore plus sévère lorsque l'on se réfère aux manuels spécifiquement à usage des filles.

Cette tradition trouve son point culminant dans la publication d'ouvrages qui disparaîtront peu à peu, les Livres du prince. Il ne s'agit pas alors *stricto sensu* de traductions la plupart du temps, mais d'adaptations de la culture antique à usage d'éducation morale des jeunes gens bien nés, puis aux jeunes bourgeois.

Quelles sont les recommandations de ces enseignements ? Comment doit-on traduire ? Les préceptes de d'Arconville dans son avertissement à sa traduction sont à ce titre éloquentes :

Je me suis cru obligé de changer et même de supprimer quelques certains endroits de mon original : les uns, parce qu'ils étaient tellement contraires à nos mœurs, qu'ils auraient paru choquants ; les autres parce que les expressions dont se sert l'auteur, ne pouvaient passer dans notre langue, sans devenir tout à fait ridicules.<sup>3</sup>

On recherche alors l'adaptation des images et du vocabulaire à des représentations avouables d'une culture qui doit instiller sa valeur morale aux jeunes esprits. C'est donc bien l'essence qu'il faut transmettre, non la lettre, et ce jusqu'à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette perspective nous aide à comprendre certains de nos auteurs, dont le peu d'attachement à la lettre pourrait être abscons à bien des égards. Nous prendrons pour chaque tendance que nous discernons un auteur qui nous semble emblématique de cette période.

Prenons ici l'exemple d'Achille de La Valterie. Une traduction fort mauvaise d'Achille de La Valterie paraît en 1681. La traduction dont nous disposons, identique, est tirée de l'édition de 1708, rééditée telle quelle en 1709<sup>4</sup>. L'ambition de son ouvrage est évidente dans son argument : d'abord, il s'agit de produire une œuvre morale, et l'*Odyssée*, en couple indissoluble avec l'*Iliade*, serait l'illustration des plus hautes valeurs morales antiques ; ensuite, il s'agit de rendre avec élégance une œuvre ancienne. La Valterie ne traduit pas à partir du grec seulement (qu'il sait mal), mais du latin, et l'éloignement avec le texte source est tel qu'il est difficile (sans le découpage en chants) de resituer les passages traduits. Son ouvrage, hormis la préface, n'est accompagné d'aucune remarque ou note. Contrairement aux textes qui vont suivre, il n'a pas d'ambition philologique, c'est un ouvrage d'agrément. D'autre part, l'écart avec le texte source saute aux yeux, au point qu'on a du mal à identifier ce à quoi la traduction fait référence. Enfin, au-delà de sa faiblesse scientifique, la traduction porte la marque d'une mode, celle de l'adaptation à un goût du temps, tant dans le tour que dans la compréhension sémantique : en effet, les phrases sont longues, les clarifications sont fréquentes, la modalisation (qui donne un tour précieux) visible, et quant au sens, il est totalement erroné à maints endroits. L'ambition est donc clairement de faire une traduction plaisante et adaptée à la compréhension de son public. Statistiquement parlant, La Valterie est clairement l'auteur pour qui les *hapax*<sup>5</sup> explosent, sans aucun balancement avec les expressions fréquentes. Les écarts de longueurs sont aussi très importants, et nombre de séquences d'alignement restent sans aucune correspondance. Enfin c'est le seul auteur de tout le

---

3 Thiroux d'Arconville Marie-Geneviève-Charlotte, *AVIS D'un Père À Sa Fille par le Marquis d'Hallifax*, 1756, p. 14.

4 de la Valterie Achille, *L'Odyssée D'Homère. Traduite En François. Par M. D\*\*\* Enrichie de Figures en Taille Douce*, 1709.

5 Nous appelons « hapax » les termes qui n'apparaissent qu'une fois dans une séquence d'une traduction par rapport aux autres séquences de textes d'autres traductions ayant le même identifiant : pour une séquence 23 Dacier Chant I, que nous appelons DI23, nous allons rechercher les occurrences de chaque terme dans les séquences d'autres auteurs (pour Jaccottet Chant I, par exemple, JI23). Les identifiants que nous proposons ici ne sont pas des identifiants réels. Pour plus d'informations, voir notre dépôt GitHub, disponible à l'adresse suivante : <https://github.com/OdyseusPolymetis/paralogos>.

corpus à n'avoir aucune similarité identifiable de patrons syntaxiques avec le grec. La Valterie va donc dans le plein sens de ce qui fait le modèle de la culture du bon goût des langues anciennes.

Nous pouvons noter un tournant, dont nous n'identifions pas clairement la cause. C'est celui auquel on assiste avec Madame Dacier, et ce qu'on appellera la querelle des Anciens, qui ne se manifeste pas immédiatement dans les manuels scolaires, mais bien plus tard, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, gardons en tête que Madame Dacier n'en est encore qu'aux prémices d'une pratique de la traduction qui va changer radicalement avec la Révolution et l'Empire. Il nous semble qu'il y a un décalage important entre la pratique de la traduction telle que Madame Dacier la prônera et les traités d'éducation de l'époque, encore versés dans la formation morale des disciples hellénistes, très clairement moins présente chez Dacier.

Anne Lefebvre Dacier, plus communément connue sous le nom de Madame Dacier, est une helléniste chevronnée et une véritable femme de lettres. La publication de sa version de l'*Odyssée*<sup>6</sup> est partiellement une réaction à cette mise au goût du temps du texte homérique. La querelle qui va opposer Madame Dacier et Houdar de la Motte est un exemple d'une querelle plus large qui oppose les partisans d'un style libre, souvent qualifié de « Belles Infidèles<sup>7</sup> », et les partisans d'un respect plus scrupuleux de la source. Madame Dacier s'en prend de façon virulente à la traduction de l'*Iliade* d'Houdar de La Motte publiée en 1714, année durant laquelle elle fait paraître son pamphlet<sup>8</sup>. Elle écrit à son propos : « En attendant je doute qu'avec sa petite Iliade si bien corrigée et où il n'a rien mis que de précieux, il devienne sitôt l'objet important de la vanité et de la curiosité humaine.<sup>9</sup> » Elle traduit en partant de deux principes corollaires : une bonne traduction s'accompagne nécessairement d'une bonne connaissance scientifique et littéraire de l'auteur qu'on traduit, et une bonne traduction est fidèle. Elle ne confond pas, cependant, littéralisme et fidélité, comme elle précise dans son pamphlet de 1714 :

*« J'ai dit que la traduction littérale est une traduction servile qui par une fidélité trop scrupuleuse devient très infidèle, car pour conserver la lettre elle ruine l'esprit. (...) [La traduction] s'attachant fortement aux idées de son original cherche les beautés de sa langue et rend ses images sans compter les mots, (...) ne laisse pas dans ses plus grandes libertés de conserver aussi la lettre.<sup>10</sup> »*

Nous pensons que dans sa conception les deux principes de connaissance scientifique et de fidélité sont corollaires. En effet, le principal reproche qui a été fait à ceux qui ont pu tenter une traduction proche du texte grec fut celui de la vulgarité : une traduction fidèle choquait, allait à l'encontre des bonnes mœurs. Or, pour Dacier, dans ce qui transparait dans ses notes, la culture grecque ne saurait être purement et simplement calquée sur la culture française de son époque : les mœurs sont acceptables parce qu'elles sont différentes et ne doivent pas avoir, telles quelles, de caractère prédicatif. Autrement dit, une connaissance scientifique et raisonnable des mœurs autorise la traduction sourcière, et la traduction sourcière enrichit la connaissance que nous pouvons avoir de ces mœurs. Il est significatif que Madame Dacier, qui pourtant peut rester fort éloignée du texte grec (mais c'est sans comparaison avec ses contemporains), s'échine à expliquer en notes tout ce qui pourrait paraître étrange, incongru ou inconvenant à son lecteur, en donnant

---

6 Dacier Anne, *L'Odyssée d'Homère*, 1717.

7 Zuber Roger, *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique*, 1. éd., Paris, coll. Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, 1995, p. 54.

8 Dacier Anne, *Des causes de la corruption du goût*, 1714.

9 Dacier Anne, *Des causes de la corruption du goût...*, *op. cit.* n. 8, p. 41.

10 Dacier Anne, *Des causes de la corruption du goût...*, *op. cit.* n. 8, p. 329.

des justifications philologiques ou même archéologiques. Ce qui fait qu'en bien des endroits elle se risque à tomber dans l'effet inverse de celui du bon goût de son temps : à trop vouloir expliquer, elle gomme des traits du style homérique, puisqu'ils n'ont pas de fondement scientifique ou sont peu acceptables pour un contemporain. J'ai cru bon d'ajouter la note, pour une seule expression, qui se trouve dans toutes les éditions, où Madame Dacier tente d'expliquer de façon rationnelle la représentation des guerriers morts au combat : Homère est certes un auteur païen, mais ne saurait faire honte à la théologie, et l'explication ici très tirée est une adaptation de la représentation païenne des morts à la théologie chrétienne. Mieux encore, Homère, dans un souci de réalisme ethnique, aurait mis cette image dans la bouche d'Ulysse pour que celui-ci se fasse comprendre du peuple barbare que celui des Phéaciens. On perçoit donc bien qu'il s'agit d'une méthode pionnière de la traduction, plus instruite, ayant plus le souci de la légitimité scientifique, en réaction à une tradition qui veut traduire avec le goût littéraire du temps. Cependant, ne tenons pas rigueur, comme nous l'avons souvent lu ou entendu, à Madame Dacier de ne pas être allée jusqu'au bout de son attachement au texte grec : c'est la traductrice la plus fidèle au grec de son époque, et c'est elle qui va provoquer le renouveau (paradoxalement) de la langue grecque dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Madame Dacier fait des émules, mais pas seulement. Blâmée pour la vulgarité de son œuvre, nombre de traducteurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle restent dans une perception morale et idéaliste des Anciens, dont le texte ne saurait être traité *stricto sensu*. D'autres, par contre, commencent déjà à lui reprocher les libertés qu'elle prend avec le texte. Dans le premier cas, nous avons une traduction emblématique, celle du bourgeois éclairé, sans ambition scientifique définie, avec une certaine nonchalance dans la traduction : la traduction de Rochefort<sup>11</sup> de 1777. Rochefort, statistiquement, est facile à aligner (très peu d'erreurs sont à recenser), sauf par instants précis, où il refuse purement et de traduire le texte, simplement, comme il le dit en préface, parce que soit il choque les mœurs, soit il lui déplaît. À l'opposé, naissent les industriels du grec spécialisé, héritant, malgré eux, de Madame Dacier, comme Bitaubé.

\*\*\*

## **II. LE XIX<sup>e</sup> SIECLE : DE LA MORALE A LA SCIENCE**

Paul Jérémie Bitaubé se situe dans la même lignée. La langue maternelle de Bitaubé est l'allemand, et il apprend le français d'emblée comme la langue des lettrés, la langue de l'érudition par excellence. C'est la publication de l'*Odyssée* qui lui vaut sa chaire à l'Académie de Berlin, qui lui permet de vivre. Il prend le parti qui lui semble le plus proche de l'érudition, celui de la « prose cadencée » : « il n'est pas aisé d'écrire dans une prose cadencée, harmonieuse, qui s'élève (elle le peut), au ton de la poésie ; et je soutiens que la gêne d'une grande fidélité, lorsqu'on s'y assujettit scrupuleusement, n'est pas si éloignée qu'on le pense de celle de traduire en vers.<sup>12</sup> » Gage encore de ce souci d'exactitude philologique, Bitaubé s'applique à citer tous les traducteurs desquels il s'inspire ou qu'il critique. Autre nouveauté, si Bitaubé se veut exact dans le sens, il se veut aussi exact dans la forme, et prône une forme de *brevitas* à l'exemple de celle qu'il peut trouver chez Homère (c'est l'un des principaux reproches qu'il fera à Madame Dacier). Il prend donc le parti de ne rien ajouter : ainsi en un siècle et demi on passe de la pompe fleurie imitative des vers homériques au puritanisme du traducteur érudit. À érudit, érudit et demi, Bitaubé n'est jamais tendre avec Madame Dacier : « la baguette de Circé fait penser à Madame Dacier que tous les

---

11 Dubois de Rochefort Guillaume, *L'Odyssée d'Homère, traduite en vers avec des remarques*, 1777.

12 Bitaubé Paul Jérémie, *L'Odyssée d'Homère, traduction nouvelle, précédée de réflexions sur Homère et suivie de remarques*, Paris, 1785, p. 44.

Magiciens sont des singes de Moïse et qu'ils lui ont dérobé leur verge<sup>13</sup> », « Madame Dacier l'a ainsi adopté avec enthousiasme, rien ne prouve mieux qu'Homère a quelquefois trop fortement ébranlé l'esprit de ses Commentateurs<sup>14</sup> », « on sait qu'en général sa traduction manque de force, de noblesse, d'harmonie, et qu'elle y allonge presque toujours le style d'Homère<sup>15</sup> ». L'exactitude pour Bitaubé est donc à mi-chemin entre le signifiant et le signifié, sans adaptation au goût du temps : il s'agit de rendre la force poétique d'Homère dans la même *brevitas* avec un respect exact du sens. Bitaubé est plus éloigné *stricto sensu* du texte grec que Madame Dacier mais tente de rendre les connotations dont elle faisait fi. Cependant, Bitaubé, nous semble-t-il, est l'un des plus proches témoins de ce que la Révolution et le début de l'Empire vont apporter à la traduction des auteurs antiques, et plus tard à l'enseignement des langues anciennes. Si Paul Jérémie Bitaubé publie une *Odyssée* en 1785, la dernière édition de son vivant, rééditée de nombreuses fois par la suite, date de 1810.

La critique que nous trouvons de ses ouvrages est postérieure à 1810, et elle reste fort positive. On sait que la Révolution, et en particulier la période de la Terreur, a donné une nouvelle jeunesse à la perception moraliste des Anciens, comme porteurs d'une vérité déchuée de la vertu, tant grecque d'un point de vue du culte du beau, que latine, avec le culte du civisme latin. Bitaubé<sup>16</sup> se situe à la lisière entre la conception ancienne du grec et la conception moderne : citons le Dictionnaire bibliographique à l'usage des collègues :

Il s'applique à conserver la marche et les formes de la phrase grecque, il imite assez bien l'abondance et la rondeur de l'original, et sa traduction a un air antique, et ne manque pas d'un certain charme ; mais l'audace, la majesté, l'éloquence variée d'Homère, la richesse de ses couleurs, le mouvement rapide de son style, la hardiesse et l'impétuosité du langage, on les cherche en vain ; on lui demanderait plus vainement encore la mollesse et la grâce, l'harmonie générale du style homérique, les expressions touchantes, cette mélodie suave<sup>17</sup> ».

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette conception : on n'attaque plus Bitaubé, pourtant encore fort réédité, notamment à l'usage des écoliers, sur les mœurs, mais bien sur le style lui-même. Autrement dit, la prédominance de l'enseignement du style et de la langue prend le pas sur l'enseignement des mœurs. Et pas seulement son style, mais le style d'Homère, qui a un style propre, particulier, qu'il faut désormais connaître et rendre.

La réaction thermidorienne met un frein décisif à ce culte de l'Antiquité. Pensons par exemple à Volney qui dira :

Ce sont ces livres classiques si vantés, ces poètes, ces orateurs, ces historiens, qui, mis sans discernement aux mains de la jeunesse, l'ont imbue de leurs principes ou de leurs sentiments. Ils ont oublié que cette prétendue république, diverse selon les époques, fut toujours une oligarchie composée d'un ordre de noblesse et de sacerdoce, maître presque exclusif des terres et des emplois, et d'une masse plébéienne grevée d'usures, n'ayant pas quatre arpents par tête, et ne différent de ses propres

---

13 Bitaubé Paul Jérémie, *L'Odyssée d'Homère, traduction nouvelle, précédée de réflexions sur Homère et suivie de remarques*, op. cit. n. 12, p. 113.

14 Bitaubé Paul Jérémie, *L'Odyssée d'Homère, traduction nouvelle, précédée de réflexions sur Homère et suivie de remarques...*, op. cit. n. 12, p. 277.

15 Bitaubé Paul Jérémie, *L'Iliade d'Homère, avec des remarques: précédée de Réflexions sur Homère & sur la traduction des poètes*, 1796, p. 111.

16 Bitaubé Paul Jérémie, *L'Odyssée d'Homère, traduction nouvelle, précédée de réflexions sur Homère et suivie de remarques...*, op. cit. n. 12.

17 Quérard Joseph-Marie, *La France Littéraire, Dictionnaire Bibliographique*, 1830, p. 127.

esclaves que par le droit de les fustiger, de vendre son suffrage, et d'aller vieillir ou périr sous le serment des centurions, dans l'esclavage des camps et les rapines militaires.<sup>18</sup>

Or c'est précisément de la jeunesse dont il est question, cette jeunesse malmenée parce qu'on l'a trop laissée aux mains d'un idéalisme moraliste erroné, ni plus ni moins qu'une autre religion sans ecclésiastique éclairé.

C'est à partir de la fin de la Terreur que l'enseignement du grec est perçu non plus comme un enseignement moral mais comme l'enseignement d'une science à part entière. Apprendre le grec et savoir le grec sont alors non plus la garantie de bonnes mœurs, mais le fait d'une savante érudition qu'il sied d'avoir en bonne société. Un exemple d'héritier de cet enseignement pourrait être Le Prince Lebrun. Charles-François Lebrun, dit Le Prince Lebrun, est quant à lui avant tout un *homo publicus*. Il réchappe miraculeusement à toutes les purges entre le début de la Révolution et la fin du règne de Napoléon tout en étant nommé à des postes éminents (et taxé, ce qui n'arrange rien, de « fougueux modéré » ou d'« aristocrate forcené<sup>19</sup> »). La traduction de l'*Iliade*<sup>20</sup>, œuvre de jeunesse, est un marchepied vers l'ascension aux postes en vue. D'une naissance sans brillant, il se pousse dans le monde en commençant par être le précepteur de l'enfant d'un membre éminent du Parlement de Paris. La traduction de l'*Odyssée*<sup>21</sup> est bien plus tardive. Si l'*Iliade* ressemble beaucoup plus à un coup d'essai pour s'attirer une charge, l'*Odyssée* est cette fois l'exercice d'un gouvernant éclairé. La notoriété de cette œuvre tient, d'après nous, au prestige des fonctions qu'il a exercées dans le monde : son œuvre n'est rééditée, après sa mort, qu'en œuvres intégrales groupées, et cesse définitivement d'être éditée trente ans après sa mort. On est très loin du souci presque ethnographique d'une Dacier ou d'un Bitaubé. Pourquoi avoir choisi cette traduction ? Parce qu'elle est l'écho, selon nous, des fondements de l'éducation qu'ont jetés des érudits comme Dacier ou Bitaubé. C'est dans la période de l'éducation de Lebrun que fleurissent les éditions parcellaires de l'*Odyssée* à usage des écoliers ou étudiants, des traductions qui ont, à des fins éducatives, abandonné en grande partie l'idée d'un goût du temps au profit de l'exactitude de l'exercice de la version (et du thème bien souvent). Il est donc commun pour un esprit éclairé et bien mis de traduire avec une certaine exactitude le texte grec. Statistiquement parlant, Lebrun est l'un des auteurs les plus plats de notre corpus : il traduit presque tout, souvent assez maladroitement, parfois même avec des erreurs, mais on sent son souci d'application.

Jean-Baptiste Dugas-Montbel fait paraître son *Odyssée*<sup>22</sup>, après une *Iliade*, comme tous nos auteurs jusque-là, en 1818. Il la réédite avec des changements considérables en 1833<sup>23</sup>. Ces deux versions seront de celles qui connaîtront un succès retentissant au XIX<sup>e</sup> siècle. La fin du règne de Napoléon Bonaparte est marquée par le renouvellement de la traduction des épopées antiques : qu'il s'agisse d'un exercice pour l'aspirant lettré visant à montrer le talent du traducteur, ou de traductions parcellaires à l'usage des lycées, cette pléthore contribue à un glissement dans la perception du panthéon des auteurs antiques. De ce point de vue, Dugas-Montbel est encore

---

18 Volney Constantin François, « Leçons d'Histoire », dans *Leçons d'histoire prononcées à l'École Normale, accompagnées de notes et de 3 plans*, 1799, p. 230.

19 Laisney Louis, *Charles-François Le Brun, 1739-1824: troisième Consul de la République, Prince Architrésorier de l'Empire, Duc de Plaisance : un Normand qui a influé sur les destinées de la France de Louis XV à Louis XVIII.*, 1973, p. 18.

20 Lebrun Charles-François, *L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle*, 1776.

21 Lebrun Charles-François, *Odyssée, traduite en français par le Prince Lebrun*, 1819.

22 Dugas-Montbel Jean-Baptiste, *L'Odyssée d'Homère suivie de la Batrachomyomachie*, Paris, 1818.

23 Dugas-Montbel Jean-Baptiste, *L'Odyssée*, 1833.

l'héritier de ces traductions exactes et colorées qui portent le sceau de l'érudition mais qui peuvent convenir à un public plus large. C'est à cette époque que s'opère un glissement, où l'épopée n'est plus perçue comme un modèle immuable et la traduction comme un exercice d'imitation servile, mais comme une transformation potentielle des modèles, et par suite, de la langue cible au contact de la langue source. Il nous semble que ce glissement, si tant est qu'il soit quantifiable, est perceptible entre les deux versions que publie Dugas-Montbel de l'*Odyssée*. La traduction de 1818 est plus littéraliste et explicative que la seconde qui reste littéraliste mais qui endosse à dessein la part d'étrangeté qu'il y a dans la langue d'Homère. L'évolution qui se produit chez Dugas-Montbel en quinze ans est le signe d'un changement dans la perception des antiques, et du même coup d'un changement dans la manière dont on va les transmettre et les enseigner.

Le cas est peut-être différent lorsqu'il s'agit d'étudier le latin, encore largement tributaire de l'enseignement religieux. La part attribuée dans l'éducation aux Humanités, et en particulier au grec, va diminuant, et des débats houleux se tiennent alors dans les hautes instances sur le sort à réserver au grec. L'idée qui prédomine est que le grec, comme le latin, a une utilité pratique intellectuelle (on est bien loin de la conception moraliste des Anciens) : en apprenant le grec, on apprend à réfléchir, et mieux encore, on apprend le français. Le détour par l'enseignement rhétorique, la bonne maîtrise de la grammaire sont une préparation à la maîtrise du français. Conséquemment aussi, le français occupe dès lors complètement un terrain qui jusque-là était le domaine exclusif de la langue latine. On assiste donc à un changement assez significatif entre les années 1810 et 1840 : selon le Rapport sur le concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques par exemple, il faut apprendre à « traduire en reproduisant un auteur, non pas tel que nous aurions voulu qu'il fût, soit pour notre goût particulier soit pour celui de notre siècle, mais rigoureusement tel qu'il a été dans son pays et dans son siècle, sous ses formes réelles, telles que l'histoire les a conservées.<sup>24</sup> » Là encore, le cas du grec devient de plus en plus critique, bien plus que le latin, qui reste encore, au moins jusqu'à la « question du latin » en 1886, une matière lourde de l'enseignement obligatoire.

Les instructions officielles sont donc beaucoup moins strictes quant à la vertu morale de l'enseignement du grec. Le professeur « fera surtout voir à ses élèves des morceaux étendus de ces différents auteurs ; il les exercera à démêler rapidement les difficultés du texte, et à en donner une traduction suffisamment élégante et fidèle<sup>25</sup> ».

À partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les traductions dites juxtalinéaires deviennent pléthoriques. Il s'agit pour la première fois de publier un très grand nombre de traductions abrégées, puis, si l'ouvrage a du succès, en plusieurs épisodes une traduction complète. Généralement, ces traductions sont typographiquement déterminées : la première page est consacrée à la traduction mot-à-mot, avec le texte grec dans une colonne et son charabia français dans l'autre. La seconde page est une traduction linguistiquement acceptable, avec le texte grec d'un bloc suivi du texte français. La visée est donc d'abord utilitaire mais donne des indices sur deux tendances qui se dessinent : d'abord, la traduction, pour être jugée scientifiquement correcte, va devoir privilégier le sens et la démonstration d'une compréhension des phénomènes syntaxiques précis, en dépit de la littérarité du français ; ensuite, la connaissance du grec et du latin dans les classes n'a jamais été aussi répandue, et la demande va croissant. Si nous considérons la traduction de Sommer<sup>26</sup>, outre que le juxtalinéaire ne veut délibérément rien dire

---

24 *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France*, Paris, 1837, p. 394.

25 *Instruction générale sur l'exécution du plan d'études des lycées*, Paris, 1854.

26 Sommer Edouard, *L'Odyssée: chants, 2, 6, 9 à 12*, 1854.

tel quel, la traduction acceptable ne se distingue pas par son originalité, et s'inscrit dans la tendance explicative de la traduction.

Le latin et le grec connaissent un sursaut classique au début des années 1820. En témoignent les ouvrages divers et manuels dont le vocabulaire est directement emprunté à la rhétorique. Cette nouvelle culture grammaticale du grec a paradoxalement pour corollaire d'engendrer de plus en plus de traductions osées, c'est-à-dire de traductions qui sortent de la norme, qui heurtent les dispositions traditionnelles du bon goût.

Charles Marie René Leconte de Lisle est un des héritiers de cet enseignement grammatical rationnel du grec. À la lecture de la traduction de Leconte de Lisle, le sentiment du rude et de l'étrangeté prime, mais contrairement à une traduction scolaire juxtalinéaire, dont il est pourtant l'héritier, on procède par un système de greffes non seulement du sens exact, mais des sonorités elles-mêmes, autant que possible du moins. Il nous semble que l'ambition de garder, autant que faire se peut, l'empreinte de l'expression chez Leconte de Lisle est fort différente du littéralisme d'une Madame Dacier, pour plusieurs raisons. D'une part, le retour au texte source par Madame Dacier s'en tenait presque exclusivement au sens, et il n'y avait pas de stratégie imitative sur le plan sonore. D'autre part, Madame Dacier s'évertuait à rendre intelligible pour le lecteur de son temps et de son époque le texte grec, bien qu'étrange et fondamentalement étranger. L'ambition de Leconte de Lisle est différente : il faut dépayser le lecteur, le reporter, de son temps *hic et nunc*, à des contrées lointaines et perdues. Ainsi les objets gardent ou trouvent un hermétisme qui dans la perspective de Leconte de Lisle est essentiel. Nous reprenons à ce sujet l'expression d'Henri Meschonnic à propos de Leconte de Lisle : Leconte de Lisle « ensauvage [les noms] en les originant<sup>27</sup> », en laissant de côté la connotation péjorative. Qu'on soit pour ou contre ce type de procédé, il faut reconnaître que cette traduction n'a rien de commun avec celles qui l'ont précédée, et qu'elle va relancer sinon une polémique, du moins un engouement pour les textes antiques. Dans les faits, les traits les plus immédiatement visibles sont les suivants : le décalque des noms grecs (habituellement latinisés), les archaïsmes, les procédés imitatifs sonores (assonances, etc.). On peut parfois noter, par souci de littéralisme, des erreurs d'analyse morphologique ou syntaxique.

Le mérite des traductions littérales, qu'elles soient scolaires ou qu'elles prennent pour principe esthétique le respect du texte source, est qu'elles attaquent de front la bienséance et le bon usage jusqu'alors de mise. La traduction porte désormais en elle une forme de vertu libératrice, qui permet de s'émanciper de la rigueur du langage cible. Les traductions deviennent donc un travail sur la langue française : elles provoquent l'oreille moderne. Plus cette tendance s'accroît, plus le littéralisme s'absout de son sens de « respect du sens » pour prendre celui d'imitation sonore : nous ne sommes plus dans l'esprit, l'idée, le sens, mais le son. Ce qui fait que la traduction elle-même doit alors devenir une œuvre d'art.

La descente progressive de l'enseignement du grec va de pair avec l'amplification de son statut d'objet d'étude scientifique : après la question du latin, qui entraîne dans son sillage un grec déjà bien meurtri, pourtant revivifié après 1802, le grec devient non seulement un objet linguistique mais documentaire. Connaître la langue grecque revient alors à connaître une réalité grecque précise, et à comprendre un auteur dans ce qu'il est ancré dans une histoire réelle. Un des héritiers de cette dernière période est, nous semble-t-il, Victor Bérard.

Il nous semble que Victor Bérard<sup>28</sup> est l'héritier de cette tradition à la fois archéologique et esthétique de l'enseignement de la traduction. Nous avons vu jusqu'ici que la traduction en vers a été abandonnée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle prend le risque d'un trop grand écart avec le texte original. Victor Bérard va prendre le parti, plutôt réussi, de l'alexandrin blanc, ou plus précisément de l'hexamètre blanc. Il y a un véritable parti pris philosophique chez Bérard. Pour Victor Bérard, si la traduction est une véritable œuvre d'art, et si l'œuvre d'art, parce qu'elle est esthétique, doit prétendre à l'universel, il s'agit d'arracher l'*Odyssée* à son antiquité non pas pour en faire un texte actuel, mais un texte universel qui soit susceptible de représenter tout lieu et toute époque. Il faut garder en tête que Bérard est un historien : l'*Odyssée* comme œuvre d'art a aussi (et peut-être d'abord) une valeur documentaire, et là est toute la tension. Au moment où Bérard prône la valeur poétique du texte grec, valeur qu'il veut rendre, il s'agit de montrer conjointement qu'il ne déforme pas la réalité. Cette attitude du traducteur montre bien l'évolution qui a lieu depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où le texte antique est aussi compris comme une source historique avec le développement de l'archéologie. Ainsi Bérard dira dans *Les Navigations d'Ulysse* : « l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne furent pas seulement dans l'antiquité classique les modèles de toute beauté littéraire : elles furent aussi les Bibles de toutes vérités, les sources de toutes sciences, en particulier de toute histoire et de toute géographie.<sup>29</sup> » Bérard est par ailleurs l'un des premiers à mettre considérablement à mal les leçons acquises qui déterminent la constitution du texte grec. Pour Bérard, notamment grâce à l'emploi de l'hexamètre blanc, qui lui semble imiter au mieux dans la langue cible la force du vers homérique, la traduction est un monument retrouvé d'un écho qui s'est affaibli : le son fondamental est le même, mais reparait par éclairs de présence. L'activité poétique chez Bérard est donc indissociable de l'activité archéologique. Tout comme celle de Madame Dacier, l'édition de Bérard est parsemée d'une pléthore de remarques, archéologiques cette fois, photographies à l'appui.

Autrement dit, les traductions produites à partir de 1905 et durant l'entre-deux-guerres, dont Victor Bérard est l'un des représentants, sont les héritières d'une conception scientifique d'une langue-culture, porteuse à la fois de ses mœurs, de ses sonorités et de ses idées. Le grec devient de plus en plus difficile d'accès, n'est plus obligatoire, et le français peut désormais officiellement s'en absoudre.

\*\*\*

## CONCLUSION

Nous ne pousserons pas plus avant notre étude, car notre corpus s'arrête à 1934. Nous avons tenté de montrer que les traductions canoniques, connues ou rééditées, sont toutes, peu ou prou, tributaires d'une conception de l'enseignement qui en a formé les auteurs, et que ces traits caractéristiques, entre autres facteurs, tendaient à se retrouver dans les traductions produites. Les éditions scolaires se sont elles-mêmes par la suite nourries de l'apport de traductions devenues classiques, et c'est la communication entre les traductions canoniques et les traductions scolaires qui a contribué à la formation de tendances traductives globales.

\*\*\*

---

28 Bérard Victor, *L'Odyssée: Chants VIII - XV.*, 1924.

29 Bérard Victor et Bérard Armand, *Les Navigations d'Ulysse*, 1927, p. 14.

## **REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :**

Bitaubé Paul Jérémie, *L'Odyssee d'Homère, traduction nouvelle, précédée de réflexions sur Homère et suivie de remarques*, Paris, 1785.

Bitaubé Paul Jérémie, *L'Iliade d'Homère, avec des remarques: précédée de Réflexions sur Homère & sur la traduction des poètes*, 1796.

Dacier Anne, *Des causes de la corruption du goût*, 1714.

Dubois de Rochefort Guillaume, *L'Odyssee d'Homère, traduite en vers avec des remarques*, 1777.

Dugas-Montbel Jean-Baptiste, *L'Odyssee d'Homère suivie de la Batrachomyomachie*, Paris, 1818.

Dugas-Montbel Jean-Baptiste, *L'Odyssee*, 1833.

Laisney Louis, *Charles-François Le Brun, 1739-1824: troisième Consul de la République, Prince Architrésorier de l'Empire, Duc de Plaisance : un Normand qui a influé sur les destinées de la France de Louis XV à Louis XVIII*, 1973.

Lebrun Charles-François, *L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle*, 1776.

Meschonnic Henri, *Poétique du traduire*, 1999.

Perrault Charles, « Avertissement aux Cent Fables Choies dans les Anciens Auteurs », dans *Lettres choisies de messieurs de l'Académie Française, sur toutes sortes de sujets, avec la traduction des fables de Faerne*, 1708, p. 391-393.

Quérard Joseph-Marie, *La France Littéraire, Dictionnaire Bibliographique*, 1830.

Rollin Charles, *Œuvres complètes de Rollin avec notes et éclaircissements sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce des anciens par Emile Bères: Traité des études et œuvres diverses*, 1845.

Thiroux d'Arconville 1756 = Thiroux d'Arconville Marie-Geneviève-Charlotte, *Avis D'un Père À Sa Fille par le Marquis d'Hallifax*, 1756.

Volney Constantin François, « Leçons d'Histoire », dans *Leçons d'histoire prononcées à l'École Normale, accompagnées de notes et de 3 plans*, 1799, p. 230.

Zuber Roger, *Les « Belles infidèles » et la formation du gout classique*, 1. éd., Paris, coll. Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, 1995.

*Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France*, Paris, 1837.

*Instruction générale sur l'exécution du plan d'études des lycées*, Paris, 1854.